DISSERTATION

N° 124.

SUR UNE MALADIE

QUI RÈGNE A L'ÎLE DE MADAGASCAR;

CONSEILS HYGIÉNIQUES A SUIVRE POUR L'ÉVITER;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 juin 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR EUGÈNE NICOLE, *dit* HAVET,

Bachelier ès-lettres; ancien Élève de l'École pratique; ancien Élève des hôpitaux.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Suppléant.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Président.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry, *Suppléant.*	Velpeau.
Gérardin.	Rullier, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES DE MON FRÈRE,

A. E. M. HAVET,

Docteur en médecine ; Naturaliste-voyageur du Gouvernement.

Regrets éternels.

E. NICOLE.

A MONSIEUR

DESFONTAINES,

Membre de l'Académie des sciences ; Professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle et à la Faculté des sciences de l'université.

Hommage de respect et de reconnaissance.

E. NICOLE.

DESFONTAINES.

AVANT-PROPOS.

En 1819, mon frère, chargé par l'administration du Muséum d'Histoire naturelle de visiter, en qualité de naturaliste, les îles de Bourbon et de Madagascar, obtint de son excellence le ministre de l'intérieur (alors M. le duc Decaze), l'autorisation de m'emmener avec lui comme aide. MM. Godefroy et Plée, qui, par une singulière conformité d'infortune, ont trouvé, l'un à Manille, l'autre à la Martinique, une fin plus déplorable encore que celle de mon frère, obtinrent pour les leurs une faveur semblable. Nous partîmes de Rochefort le 27 décembre 1819, sur la gabarre du Roi *la Panthère*. Après une traversée de cinq mois, pendant laquelle nous éprouvâmes toutes sortes de vexations de la part du capitaine et de son état-major, nous arrivâmes à l'île de Bourbon. M. le baron Milius, gouverneur, chargea mon frère d'une mission auprès de Radama principal roi de Madagascar, mission vraiment philantropique, puisqu'elle avait pour but de faire cesser la traite des noirs.

Le désir qu'avait mon frère de s'acquitter sans délai d'une charge aussi honorable, l'engagea à profiter d'un bâtiment qui devait mettre à la voile quelques jours après, et toucher à Madagascar. Nous arrivâmes dans cette île le 8 juin

1820, et nous apprîmes que Radama était sur le point de partir pour aller combattre la reine de Bombetoc. Sans prendre aucun repos, mon frère fit ses préparatifs pour notre voyage dans l'intérieur de Madagascar; nous nous mîmes en route le 16 juin. Nous avions pénétré fort avant dans l'île; lorsque, le 24, je fus atteint de la maladie du pays, mon frère le fut le lendemain; mes vives sollicitations, réunies à celles de notre interprête, ne purent l'engager à retrograder de suite vers la ville d'où nous étions partis, afin d'y chercher des secours que nous ne pouvions nous procurer dans le lieu où nous étions. Enfin, voyant son état empirer, il se décida, mais trop tard, à retourner sur ses pas. J'eus la douleur, malgré la rapidité de notre marche, de le voir expirer, à trois lieues de Tamatave, le 1^er^ juillet 1820.

Les causes, l'invasion, les symptômes et la thérapeutique de cette maladie affreuse, sont les sujets que je me propose de traiter dans cette dissertation. En présentant ce travail, je n'ai pas eu pour but d'offrir une monographie, mais de faire connaître aux voyageurs qui parcourront Madagascar les préservatifs et les remèdes qui m'ont paru réussir le mieux contre un mal si redoutable.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur Madagascar, n'ayant presque rien dit de la maladie qui y règne, je n'ai pu puiser aucun document dans leurs ouvrages; je dois, en conséquence, réclamer l'indulgence de mes examinateurs.

DISSERTATION

SUR UNE MALADIE

QUI RÈGNE A L'ÎLE DE MADAGASCAR,

CONSEILS HYGIÉNIQUES A SUIVRE POUR L'ÉVITER.

PREMIÈRE PARTIE.

TOPOGRAPHIE.

L'île de Madagascar, nommée à juste titre *le tombeau des Français*, fut découverte, en 1492, par *Laurent Almeïda*, Portugais, qui lui donna le nom d'*île-Saint-Laurent*. Les Perses et les Arabes la connaissent de temps immémorial sous celui de *Sarandib ;* Ptolémée l'appelait *Mémuthias;* et Pline, *Cerné*. Sous le règne de Henri IV, elle reçut des Français le nom d'*île Dauphine*. Elle est aujourd'hui généralement désignée par le nom que lui donnaient les naturels du pays.

Cette île est située au sud de la ligne équinoxiale dans la mer de l'Inde, s'étend du nord-nord-est au sud-sud-ouest; elle comprend, dans sa longueur, un espace de deux cent quatre-vingt-douze lieues; et sa largeur est de quatre-vingts lieues. On commence à la découvrir au onzième degré sud.

L'île présente au voyageur qui vient de Bourbon trois échelons; le premier, qui s'étend dans l'intérieur, sur un espace de vingt lieues environ, est occupé par des bois, de vastes marais, et entrecoupé de rivières; le deuxième s'étend douze à quinze lieues au-delà par un pays demi-montagneux; enfin, le troisième présente des montagnes très-élevées.

Madagascar est divisée en plusieurs provinces; chacune d'elles est gouvernée par un chef, qui prend le nom de *roi*, et qui lui-même tient son autorité d'un chef supérieur. Une partie du nord est sous la domination du roi *Radama;* le sud, au contraire, est gouverné par une reine puissante. Ces deux chefs sont continuellement en guerre. Le nombre d'hommes, dont peut être composée l'armée de Radama, est de soixante mille environ; celle de la Reine est bien moins nombreuse, mais il s'y trouve beaucoup d'Arabes expérimentés dans l'art de faire la guerre; ce qui la rend redoutable à son adversaire.

Les insulaires se nomment indistinctement *Malgaches* ou *Madécasses;* ils sont, en général, d'une taille au-dessus de la moyenne, bien faits, d'une couleur olivâtre plus ou moins foncée. Il existe dans l'île trois races bien distinctes; l'une qui habite le bord de la mer jusqu'à quelques lieues dans l'intérieur, et qui reçoit différens noms; elle paraît être la seule qui soit originaire de l'île : les individus dont elle se compose ont le teint olivâtre foncé, les cheveux crêpus, les traits africains; ils sont robustes, et très-recherchés, quand, à la suite d'une guerre, ils sont vendus par le vainqueur. Ceux de la deuxième race s'appellent *Ovas*, ils habitent l'intérieur du pays, qui est montagneux; ils ont le teint olivâtre très-clair, des cheveux noirs et plats, qu'ils laissent descendre en longues tresses sur leurs épaules; ils ont les traits européens. Ils sont spirituels et très-adroits,

mais moins robustes que ceux de la première race; ils ne peuvent supporter de rudes travaux; les femmes sont jolies, fort bien faites, et d'un caractère doux. Cette race, qui a de la ressemblance avec les Chinois et les Égyptiens dans l'air et les traits du visage, pourrait bien descendre des Malais : elle ne s'allie jamais avec la première race. La troisième habite le sud aux environs du fort Dauphin, et quelques parties de la côte de l'ouest; ceux qui la composent descendent d'anciens Arabes, qui s'établirent dans l'île après un naufrage; ils ont conservé la figure, ainsi que quelques coutumes de leurs ancêtres, dont ils n'ont cependant aucune connaissance; ils disent seulement qu'ils ne sont point originaires de l'île, et se regardent comme enfans de la mer, parce qu'elle a jeté leurs pères dans cette contrée. Ils écrivent en langue madecasse, en caractères arabes, sur un mauvais papier, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec une écorce d'arbre battue, qu'on appelle *foutache*. Ces hommes sont regardés comme savan par tous les habitans de la côte : on ne manque pas de recourir à eux lorsqu'on a quelque augure à tirer ou quelques sacrifices à faire; ils se sont attribués le droit exclusif de tuer les animaux : un Madecasse qui tuerait une poule chez lui serait poursuivi comme criminel. Ils ont une telle horreur du cochon, qu'ils ne permettent pas même qu'on en laisse passer par leurs villages.

En lisant ce que les divers voyageurs ont écrit sur le caractère des Madécasses, on est surpris du peu d'accord qui règne entre leurs relations; les uns les peignent comme faux, méfians, cruels, etc.; d'autres, comme bons, affables, hospitaliers. Pour moi, qui suis allé fort avant dans l'intérieur de l'île, je n'ai pas eu trop à m'en plaindre; cependant on s'accorde à dire que ceux de l'ouest sont farouches et cruels; aussi sont-ils peu visités par les européens.

Le Gentil et *Rochon* ont réfuté l'opinion de *Commerson*, qui a prétendu qu'il existait dans l'intérieur de l'île des Pygmées, qui formeraient un corps de nation considérable; selon lui, ils s'appellent *Kimosses*, leur taille est de trois pieds; et leurs mœurs sont fort singulières.

Il existe dans l'intérieur de l'île une peuplade nombreuse appelée *Seclave*. Les hommes dont elle se compose sont d'une stature très-élevée ; ils ont les cheveux crépus, le tein d'un noir foncé ; ils sont bien faits, forts, vigoureux, et leur démarche annonce de la fierté ; ils sont toujours armés, et sous la domination d'un chef indépendant. Leurs filles ne s'allient jamais avec de petits hommes ; cette peuplade vit de vols commis sur ses voisins, contre lesquels elle est souvent en guerre, et dont elle se fait redouter. Les Français ont formé plusieurs établissemens à Madagascar ; leur non-réussite paraît tenir à diverses circonstances : d'abord, à l'insalubrité de l'île, ensuite à la mauvaise administration des chefs, enfin à la cruauté des habitans, qui a peut-être sa cause dans la manière dont ils ont été traités, ayant eu souvent a se plaindre des injustices et de la mauvaise foi des européens.

Les madécasses n'ont point de temples, mais ils reconnaissent deux êtres surnaturels, l'un essentiellement bon, qu'ils nomment (*Zanhare*), l'autre méchant (*Blis*) ; ils n'adressent jamais de prières aux premier, parce que, selon eux, cet être ne veut leur faire aucun mal ; mais il n'en est pas de même du second ; comme par sa méchanceté, celui-ci est porté à leur nuire, ils tâchent de l'appaiser par des sacrifices.

Ils ont d'autres génies : (*Angats*) est celui qui erre autour des tombeaux, qui nuit à ceux qui s'en approchent ; (*Oulis*) en est un autre, qui s'attache aux hommes, les inspire, les protège ; il y en a de plus ou moins puissans.

Dans quelques parties de Madagascar les habitans adorent une espèce de *Grillon*, qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier bien travaillé, où ils mettent tout ce qu'ils ont de plus précieux, et qu'ils appellent leur *Oly ;* ils dansent autour, s'excitent comme des furieux, se livrent aux transports de leur imagination, et croient que cet *Oly* leur inspire ce qu'ils disent ou ce qu'ils font.

Dans le sud de Madagascar, la religion paraît être un mélange de mahométisme et de judaïsme. La circoncision y est en usage.

La polygamie est permise dans toute l'île; un madécasse prend autant de femmes qu'il peut en nourrir.

Ils sont très-superstitieux; ils ont une confiance aveugle dans de petits sachets, de petites ammulettes, qu'ils préparent avec des plantes, qu'ils renferment, tantôt dans des dents de crocodiles, tantôt dans des cornes, des dez à coudre, des callebasses; quelquefois un rameau desséché, une simple feuille de plante, est pour eux un *gris-gris*. Parmi ces ammulettes, les unes préservent des balles, les autres de la dent des crocodiles, d'autres du tonnerre, etc. Leur superstition les porte aussi à distinguer des jours heureux et malheureux; l'enfant qui naît dans un mauvais jour est ordinairement abandonné dans les forêts ou jeté à l'eau.

Le voleur est puni d'une forte amende, et, s'il ne peut la payer, il est fait esclave. L'homme soupçonné d'un crime est soumis à l'épreuve du *tanguin*, poison végétal très-violent. Si l'individu qui la subit meurt, toute sa famille devient esclave : on juge les différends des Européens et des Madécasses en faisant prendre le *tanguin* à deux poules, l'une fournie par l'Européen, l'autre par le Madécasse; le maître de la victime paie l'amende. Si elles meurent toutes deux, ils sont renvoyés de la plainte; mais le préparateur du poison a toujours soin de falsifier la dose qu'il doit donner à la poule du Madecasse, et de cette manière l'étranger a souvent tort.

Les Madécasses ont une grande vénération pour les tombeaux; celui qui les violerait courrait de grands dangers pour sa vie.

On peut évaluer à deux cents millions d'arpens de bonne terre la superficie de cette île si célèbre par la fertilité de son sol et par la variété de ses productions. Madagascar est arrosée dans toutes ses parties par des fleuves et de grandes rivières, et surtout par un grand nombre de petits ruisseaux qui prennent leur source au pied des montagnes, dont la chaîne sépare la côte de l'est de celle de l'ouest. Les deux plus hautes de l'île sont la *Vigagora* dans le nord, et *Botistmène* dans le sud; elles ont chacune mille huit cents toises d'élévation.

Ces montagnes renferment dans leur sein des minéraux précieux et

des fossiles intéressans. Le voyageur qui, dans le dessein de s'instruire, parcourt pour la première fois les pays sauvages et montueux, coupés de vallons et de côteaux, où le sol, abandonné à sa fécondité, offre les productions les plus singulières et les plus variées, ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi à la vue de ces précipices entourés de rochers couronnés eux-mêmes par de grands arbres aussi vieux que le monde, et au bruit des nombreuses cascades dont les bords sont inaccessibles. Mais à ces sites effrayans succèdent toujours des côteaux agréables, des plaines où la végétation n'est jamais troublée par la vissicitude des saisons; l'œil contemple avec plaisir ces vastes savannes qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs et de bêtes à laine : les champs de riz et de patates offrent encore un spectacle nouveau. Ce qui présente surtout un grand intérêt, c'est une agriculture florissante, dont la nature fait presque tous les frais.

Les habitans de Madagascar n'arrosent point la terre de leur sueur; ils la remuent à peine, le plus souvent en la faisant fouler par des bœufs, et ils jettent ensuite çà et là quelques poignées de riz qu'il recouvrent de terre avec le pied : un sol ainsi ensemencé rapporte cent pour un.

Les forêts sont remplies de palmiers de toute espèce, de bois de teinture, d'ébéniers, de bambous d'une énorme grosseur, d'orangers et de citronniers; on y trouve aussi un grand nombre d'arbres superbes, propres à la construction et à la mâture des vaisseaux. Ces arbres et arbustes, sont entourés d'une foule de plantes parasites et de lianes.

On rencontre sur la lisière de ces forêts un grand nombre d'agarics et des champignons, dont les couleurs sont vives et agréables, et qui ont un goût exquis; les Madécasses distinguent facilement ceux qui sont nuisibles d'avec ceux qui ne le sont pas; on y recueille encore des gommes et des résines utiles; le suc laiteux que les insulaires retirent des arbres, qu'ils nomment *finguière*, donne cette singulière substance qui est connue sous le nom de *gomme élastique*.

La superficie du sol des forêts est couverte de plantes dont la plupart sont inconnues aux botanistes ; les unes sont aromatiques et médicinales, et quelques autres sont propres à la teinture. Le lin y surpasse en force et en longueur celui d'Europe ; la canne à sucre, la cire, différentes espèces de miel, le tabac, l'indigo, le poivre blanc, la gomme laque, le succin, l'ambre gris, plusieurs substances soyeuses et le coton seraient depuis long-temps des objets de commerce que les Européens auraient eus à profusion, si, depuis qu'ils fréquentent Madagascar, ils s'étaient attachés à répandre parmi les insulaires les connaissances qui leur seraient nécessaires pour préparer et mettre en valeur ces différentes productions.

Le botaniste le plus infatigable aurait peine à connaître, après un séjour de plusieurs années, l'histoire naturelle des végétaux qu'on rencontre dans les différentes parties de cette île, qui, à cause de son étendue en latitude et de la hauteur de ses montagnes, embrasse plusieurs climats.

On admire avec quelle adresse les femmes madécasses tressent les belles pagnes qui leur servent de vêtement ; les unes sont faites avec des filamens de feuille de *raven ;* les autres, plus estimées des insulaires, mais moins recherchées des Européens, sont fabriquées avec de la soie et du coton.

Les seuls animaux nuisibles à Madagascar sont les crocodiles et les serpens ; la plupart d'entre eux sont inconnus aux naturalistes. Il est étonnant qu'une île, si voisine de l'Afrique n'offre pas des animaux carnassiers, qui sont si nombreux dans cette partie du globe.

Maintenant que j'ai donné une idée de Madagascar, je vais décrire la maladie qui y règne. J'aurais peut-être dû parler dans ce paragraphe des vents et de la chaleur qui s'y font sentir ; mais je leur réserve une place dans mon exposé des causes de la maladie.

DEUXIÈME PARTIE.

MÉDECINE.

Il est pénible de penser qu'un aussi beau pays soit peut être le plus insalubre du monde. Madagascar est, chaque année, le tombeau d'une foule de victimes. Cette insalubrité lui vient de ses plages marécageuses, d'où s'élèvent des nuages de miasmes délétères; dans ces marais sont entassées des matières végétales et animales, dont la chaleur et l'humidité hâtent la putréfaction; les hautes montagnes de l'intérieur, en s'opposant à la libre circulation des vents, concentrent ces miasmes, et font de cette contrée une terre redoutable; le voyageur qui y aborde dans l'espoir d'y trouver des richesses n'y rencontre que la désolation et la mort.

Les causes qui prédisposent à cette affreuse maladie sont, les affections morales, par lesquelles sont ordinairement assiégés les hommes qui s'expatrient; les voyages de long cours, pendant lesquels les alimens dont ont fait usage sont constamment excitans; l'abus des liqueurs alcoholiques; le mal de mer, qui imprime de fortes secousses aux voies digestives; l'entassement d'un grand nombre d'individus dans un lieu resserré, comme à bord d'un navire; l'odeur infecte qui s'exhale de la cale des vaisseaux pendant les grandes chaleurs; enfin, les rapports effrayans faits par les habitans des îles de Bourbon et de France aux voyageurs qui se disposent à visiter Madagascar. (Ceux-ci, connaissant le but de votre voyage, ne manquent pas de vous dire:

Faites votre testament, car vous ne reviendrez pas ; et autres propos qui frappent de terreur.)

Les causes déterminantes ne sont pas moins nombreuses : l'abus des plaisirs vénériens ; l'usage des fruits verts, celui de viandes noires très-épicées ; les variations atmosphériques journalières ; les miasmes qui s'élèvent des cadavres humains, que les Madécasses ont la funeste habitude d'enterrer peu profondément ; l'usage d'eau stagnante et bourbeuse sont les principales.

Les causes spécifiques sont, selon moi, la température chaude et humide, et les gaz délétères provenant des vastes marais. Il est rare de voir à Madagascar, pendant la bonne saison, qui commence en avril et finit en septembre, le thermomètre descendre plus bas que le 15° + *R.;* pendant la mauvaise saison, il monte jusqu'au 34° + *R.* ; il y a une infinité de variations dans ces différens degrés, mais la plus remarquable est celle qui existe entre le jour et la nuit : ainsi, pendant celle-ci, le thermomètre descend quelquefois à 5° + *R.* L'humidité est extrême dans cette île, surtout pendant la nuit ; il nous est souvent arrivé, en voyageant dans l'intérieur, d'avoir nos tentes et même les couvertures qui nous enveloppaient entièrement mouillées.

C'est aussi par l'infraction aux lois de l'hygiène que le voyageur s'expose aux plus grands dangers ; ainsi, à son arrivée dans l'île, le marin, pour éloigner l'idée de la mort, qu'on lui a présentée à son départ des îles Bourbon et de France, se livre tout entier à ses passions ; de jolies femmes, d'un facile accès, s'offrent à sa vue ; il en est d'autant plus avide qu'il en a été privé depuis long-temps ; il n'écoute que ses désirs, il passe son temps en festins, en débauches, et il meurt victime de son intempérance et de ses excès.

A la vue d'un pays qui lui promet une moisson féconde, l'imagination du naturaliste s'exalte ; il suit l'impulsion de son zèle, veut tout recueillir en quelques jours, traverse de vastes marais échauffés par les rayons brûlans du soleil d'Afrique, au milieu desquels il respire un air infect ; souvent couvert de sueur, il est surpris par une pluie

abondante qui lui procure momentanément un bien être parfait, et il continue dans cet état ses recherches jusqu'à ce que la nuit vienne mettre fin à ses imprudences; il rentre chez lui, prend sa part de mets dans lesquels sont prodigués les épices de l'Inde, et bientôt après il sent les premières atteintes d'un mal qui doit le conduire au tombeau.

Quant aux symptômes précurseurs, il en est un que j'ai vu rarement manquer; c'est la teinte ictérique, siégeant dans l'angle interne des yeux, sur la conjonctive. La maladie débute le plus ordinairement sans en offrir d'autres; quelquefois de la céphalalgie, la perte de l'appétit; j'ai vu M. *Glond* annoncer, d'après l'apparition de ce symptôme, le début de cette maladie. (Cet excellent homme, d'origine malaise, surnommé à juste titre le père des français, lors de nos guerres avec les anglais dans l'Inde, a reçu et soigné chez lui, à ses frais et sans permettre qu'on l'indemnisât, les équipages de nos vaisseaux relâchés. C'est une justice rendre à sa mémoire que de signaler ses bienfaits; ma reconnaissance envers lui sera éternelle.)

L'invasion s'annonce par une vive douleur dans la région épigastrique; cette douleur peut manquer quelquefois; à quelques nausées succèdent des vomissemens de matières dont la couleur varie depuis le jaune verdâtre clair jusqu'au noir foncé; la soif est vive, l'estomac rejette les boissons les plus douces; la bouche est pâteuse, quelquefois amère, d'autrefois sans mauvais goût; la langue dans l'état naturel ou recouverte d'un enduit jaunâtre; la respiration est fréquente; la circulation accélérée; les vomissemens jettent le malade dans un état d'agitation extrême; il survient des sueurs abondantes; la région épigastrique est très-douloureuse à la pression; d'autrefois la douleur est obtuse; les selles sont rares et fétides, peu colorées; l'excrétion urinaire comme dans l'état naturel, mais l'urine d'une couleur safranée; aux vomissemens succèdent des déjections de matières alvines, noirâtres, dans lesquelles ont remarque quelques caillots de sang; celles-ci deviennent involontaires. Il se manifeste des défaillances plus ou moins fréquentes; la langue se couvre d'un enduit grisâtre, ainsi que les dents; le malade est atteint de délire : on remarque çà et

là des pétéchies; le visage prend une teinte plombée, légèrement verdâtre; l'abattement est extrême; le canal intestinal, les fosses nasales deviennent le siége d'hémorrhagies abondantes; on voit des mouvemens convulsifs des muscles de la face, des soubresauts des tendons; la teinte ictérique commence à se manifester sur la poitrine, et de là sur tout le corps; la respiration s'embarrasse, et le malade succombe. Quelquefois la couleur jaune ne se manifeste qu'après la mort; le plus ordinairement c'est vingt-quatre ou quarante-huit heures après l'invasion de la maladie. Quand celle-ci doit se terminer d'une manière favorable, les vomissemens deviennent moins fréquens, les boissons sont gardées par l'estomac, les déjections rentrent sous l'empire de la volonté; la couleur jaune de la peau et de la conjonctive disparaissent, et le malade entre en convalescence.

On voit, d'après l'exposé des symptômes de cette affection, qu'il est assez rationnel de penser que le canal intestinal n'y est point étranger; cependant il y aurait témérité de ma part à vouloir lui assigner ce siége exclusif: ce ne sera qu'après de nombreuses autopsies que les observateurs, qui me succéderont à Madagascar, pourront remplir cette tâche. Je doute qu'ils puissent, dans cette île où règne la superstition, se livrer à ce genre de recherches. Les Madécasses ne souffriraient certainement pas que l'on fît l'ouverture des morts, pour lesquels leur vénération est extrême.

Le diagnostic est facile, puisque c'est la seule maladie qui s'offre avec ces symptômes. M. *Glond*, qui l'avait étudiée, était de cette opinion.

Le prognostic est plus ou moins fâcheux, selon l'intensité de l'affection et les imprudences des malades; plus fâcheux chez l'homme passionné que chez l'homme indolent, chez celui qui est frappé de terreur que chez celui qui ne soupçonne pas le danger. Ce danger est plus grand pour les tempéramens sanguins que pour les tempéramens lymphatiques.

La durée de la maladie n'a point de terme fixe : j'ai vu des malades

périr en trois jours ; mon frère en est le triste exemple ; d'autres en sept ; le danger diminue à mesure que la maladie se prolonge.

La terminaison a malheureusement lieu le plus souvent par la mort. Il est parti de France pour Madagascar, il y a trois ans, une expédition destinée à établir un comptoir ; le nombre d'hommes qui la composaient était de cent vingt ; j'ai appris dernièrement que tous avaient péri dans un laps de temps assez court.

La convalescence est longue : le malade conserve long-temps une susceptibilité très-grande des voies digestives ; le moindre écart de régime peut le remettre aux portes du tombeau ; il est long-temps chancelant ; son attitude est incertaine ; de violentes palpitations le forcent à modérer sa marche, que le sol mobile de l'île est d'ailleurs peu propre à faciliter. Cette maladie laisse souvent à sa suite des hydropisies, des diarrhées rebelles aux médicamens, et l'engorgement chronique des viscères abdominaux.

I^re^ OBSERVATION.

Après avoir séjourné pendant plusieurs jours dans une température chaude et humide, mes vêtemens alternativement mouillés par la sueur et la pluie et séchés sur moi ; j'éprouvai dans la journée du 25 juin un malaise général, un sentiment de gêne dans la région épigastrique ; mes yeux offraient la teinte ictérique que j'ai signalée ; l'appétit était moindre que les jours précédens, les selles régulières. Vers le soir j'éprouvai un frisson, une douleur assez vive se manifesta dans la région épigastrique ; soif ardente ; vomissemens de matières verdâtres mêlées de substances alimentaires prises dans la journée ; il survint une céphalalgie sus-orbitaire assez intense ; la langue comme dans l'état naturel, le pouls fréquent, la respiration accélérée. Les vomissemens se succédaient assez rapidement, sans être calmés par une boisson adoucissante ; les vomissemens de matières alimentaires furent remplacés par des vomissemens de matières verdâtres, qui successivement passèrent à la couleur noire. La nuit fut mau-

vaise; cependant vers les trois heures du matin les vomissemens cessèrent, et il me fut permis de prendre un peu de repos; mon sommeil, qui dura à peu près deux heures, fut agité par des rêves fatiguans. Le matin du 26, à mon réveil, la douleur épigastrique avait un peu diminué, les vomissemens ne reparaissaient plus : même état de la respiration et de la circulation; constipation. Je pris pour boisson de l'eau de riz légèrement sucrée, et dans laquelle on avait ajouté quelques gouttes de jus de citron. Vers le soir, une selle de matières brunâtres dures; urine fortement colorée; la surface du corps présentait une légère teinte jaunâtre; la nuit fut assez bonne; cependant le sommeil fut court. Le 27, plusieurs selles liquides, fétides; légères coliques; excrétion urinaire facile; abdomen moins douloureux à la pression; nuit assez bonne. Les 28 et 29, même état; soif moins vive. Le 30, abdomen peu douloureux à la pression; état de faiblesse extrême. Dans la nuit, affection morale très-vive, à cause de la mort de mon frère, qui m'avait mis au désespoir; palpitations très-fortes; le pouls offre cent pulsations par minute; céphalalgie très-intense; délire qui se prolonge jusqu'au lendemain soir. 1^er^ juillet. Pendant cette terrible journée, courts intervalles de raison; chaleur générale incommode; agitation extrême pendant la nuit. Les 2, 3 et 4, même état; insomnie. Le 5, plus de céphalalgie, plus de douleurs abdominales; soif peu vive; circulation toujours accélérée. Je pris un verre de vin dans lequel on avait délayé une once de quinquina en poudre; quelques heures après, le pouls offrit moins de fréquence. Je continuai l'usage du fébrifuge à la même dose les jours suivans, et j'entrai en convalescence le 8 juillet. Elle fut entravée par quelques écarts de régime. Depuis cette maladie mes organes digestifs ont conservé une susceptibilité extrême, et je suis souvent affecté de rhumatismes musculaires.

II^e^. OBSERVATION.

Mon frère, âgé de vingt-sept ans, d'un tempérament sanguin, d'une bonne constitution, d'un embonpoint médiocre, ne paraissant avoir

aucune crainte de la maladie du pays, après avoir été plusieurs jours de suite exposé aux mêmes causes que moi, et de plus s'étant adonné à des travaux intellectuels soutenus, fut vivement affecté lorsque, le 25 juin au soir, il me vit atteint de maladie : il me donnait toutes sortes de consolations, m'assurait que mon état n'avait rien de fâcheux, et que bientôt je serais rendu à la santé. Cependant, à travers l'air calme qu'il affectait, je lisais sur sa figure l'expression de la crainte ; parfois il se trahissait lui-même, et me demandait s'il me paraissait bien portant. Pendant la nuit, il goûta peu de repos ; il venait souvent à côté de mon lit s'informer de ma santé. Le matin, de bonne heure, il prit sa boîte à herboriser, et me dit qu'il sortait pour se dissiper et chasser l'inquiétude qui l'assiégeait. Je pus, malgré la forte secousse que j'avais éprouvée la veille et une partie de la nuit, sortir de la case et me promener près de là. Deux heures environ après son départ, j'aperçus mon frère qui se dirigeait vers la case : il marchait à grands pas, s'arrêtait de temps en temps, et portait l'une de ses mains sur la région épigastrique. Il arriva près de moi et m'apprit qu'il était malade. Sur la demande que je lui fis de ce qu'il éprouvait, il m'accusa une vive douleur à la région épigastrique ; il avait été atteint, pendant sa promenade, d'un violent frisson ; sa face était pâle et visiblement altérée ; il se plaignait de céphalalgie. Bientôt le frisson fut remplacé par une chaleur très-forte ; il fut atteint d'une courbature générale ; la soif était vive ; il rejeta par le vomissement des matières jaunâtres, mêlées d'alimens pris la veille ; il prit une tasse d'eau de riz édulcorée et acidulée, qui fut immédiatement rejetée par le vomissement. Il se désespérait, se disait perdu, tâtait souvent son pouls, qui offrait une grande fréquence, ainsi que la respiration. Muni d'un miroir, il regardait sa langue, qui était rouge à sa moitié antérieure et couverte d'un enduit blanchâtre vers sa base ; l'abdomen était très-douloureux à la pression, surtout dans la région épigastrique ; il n'allait point à la garde-robe depuis deux jours ; les vomissemens reparaissaient à des intervalles très-rapprochés ; les matières vomies changèrent de couleur et passèrent

à la couleur de suie, puis au noir foncé; sa figure annonçait le découragement Il voulut continuer son voyage vers Emyrne, capitale où régnait *Radama*. Les noirs nous portaient dans nos cadres, et gravissaient avec peine de hautes montagnes. Ils s'arrêtèrent au sommet de l'une d'elles pour se reposer. Je sortis de mon cadre et fus voir mon frère : il avait cessé de vomir, mais il était tombé dans un abattement extrême. Je lui offris une tasse d'eau de riz, qu'il but avec avidité. Gaz rendus par la bouche; plaintes continuelles. Nous continuâmes notre route et nous arrêtâmes, à six heures du soir, dans un village pour y passer la nuit. Dans la soirée, une selle de matières brunes, dures et très-fétides ; excrétion urinaire facile ; un vomissement. Pendant la nuit, agitation, presque pas de sommeil. Il manifesta le désir de retourner à Tamatave, village d'où nous étions partis. Le 27 au matin, quand je m'approchai de son lit, il me regarda fixement, balbutia quelques paroles incohérentes. Je vis avec la plus vive douleur qu'il avait cessé de vivre pour moi : pouls très-fréquent, respiration comme dans l'état de santé ; pupilles dilatées ; décubitus sur le dos. La peau offrait une teinte jaunâtre dans toute son étendue. Je crus devoir me rendre au désir qu'il avait manifesté pendant la nuit; j'espérais que si j'avais le bonheur de parvenir auprès du bon M. *Glond* sa vie serait hors de danger. Par l'intermède de notre interprète, je donnai ordre à nos noirs de retourner à Tamatave : sur leur refus, j'en fis louer d'autres, auxquels je promis, outre le prix convenu, un baril d'arac. Par cette promesse, j'augmentai leur courage; ils mirent toute la diligence possible à nous transporter. Dans la journée, déjections involontaires de matières brunâtres liquides; déglutition facile des boissons ; délire continuel ; même état pendant la nuit. Le 28, teinte ictérique plus prononcée ; déjections de matières noirâtres liquides, dans lesquelles on remarque des caillots de sang; émission de gaz par haut et par bas; ventre un peu ballonné. Le 29, hémorrhagie nasale; déglutition difficile; ventre plus ballonné que la veille; peau offrant la couleur ictérique très-prononcée, et des pétéchies répandues çà et là. Le 30, sueur froide et visqueuse sur le

front et la poitrine ; respiration faible, entrecoupée de hoquets ; il jette ses bras d'un côté et d'autre ; mouvemens convulsifs des lèvres. Le soir, assoupissement profond ; mort dans la nuit.

Voilà à quoi on peut attribuer la différence d'intensité de ces deux affections, dont l'une, comme on le voit, se termine par le retour à la santé, et l'autre par la mort : 1°. à l'influence fâcheuse du mal de mer sur les organes digestifs, influence qu'il avait seul éprouvée ; 2°. à l'usage soutenu des anthelmentiques pour combattre le tœnia, dont mon frère était affecté avant son départ ; 3°. à l'usage, et peut-être à l'excès du café ; 4°. à la crainte d'une affection dont il connaissait tout le danger ; 5°. enfin, aux courses fréquentes qu'il fit, avant son départ de Tamatave, dans les endroits marécageux pour herboriser.

Ce sont principalement les nouveaux venus qui sont victimes de cette maladie : rarement ils y échappent ; il leur faut, tôt ou tard, payer un tribut à ce climat meurtrier. Celui qui la supporte jouit des faveurs de l'acclimatement : rarement les habitans du lieu en sont atteints ; ceux de l'intérieur, qui habitent un pays montagneux, partagent la triste prérogative des Européens lorsqu'ils visitent cette contrée. Il nous est souvent arrivé, en allant vers le royaume de Radama, de rencontrer les cadavres de ces malheureux étendus sur la route, à demi-putréfiés et répandant aux environs une odeur infecte ; spectacle peu propre à relever notre courage abattu. Il est des mauvaises saisons dans lesquelles la maladie atteint non-seulement les nouveaux débarqués, mais même les personnes acclimatées. Elle a fait succomber un grand nombre de traitans qui habitaient cette partie de l'île depuis long-temps. Le généreux M. *Glond* en a été la victime quelque temps après mon départ de Madagascar.

Le type de cette affection est continu, quelquefois rémittent ; c'est surtout lorsqu'elle dure depuis cinq à six jours qu'elle prend ce dernier.

Elle règne d'une manière endémique dans toute cette contrée. Les

maladies avec lesquelles elle a de l'analogie sont les fièvres bilieuses intenses, le cholera morbus, et surtout la fièvre jaune.

C'est dans l'hivernage du pays que la maladie fait ses plus grands ravages. A cette époque la chaleur est très-forte; les brises qui viennent du nord-nord-est sont faibles et très-chaudes, les orages fréquens; les pluies qui leur succèdent imbibent les marais presque desséchés, et facilitent singulièrement le dégagement des effluves marécageux. Les peuples de ces contrées malsaines se soustraient aux exhalaisons funestes en se tenant enfermés dans leurs cases, où il y a continuellement du feu; ce n'est que le matin et le soir qu'ils sortent de leurs repaires. L'Européen doit, dans le commencement de cette saison, fuir ce pays pour n'y revenir qu'en mai : à cette époque, la température est supportable; les brises qui viennent du sud-sud-ouest sont fortes et fraîches, les pluies très-fréquentes, les marais recouverts de quelques pouces d'eau. C'est cependant au milieu de cette saison que nous sommes tombés malades.

C'est au voyageur qui fréquente Madagascar pour la première fois que je puis adresser quelques conseils hygiéniques. Son premier soin sera de combiner son départ de manière à arriver dans la bonne saison. La constitution atmosphérique la moins favorable à l'espèce humaine est celle qui résulte de l'excès de la chaleur et de l'humidité : telle est celle de ces contrées. Il est bien certain que si l'on pouvait parvenir dans l'intérieur de l'île, où le pays est montagneux et sain, sans traverser les plages marécageuses qui, du bord de la mer, s'étendent à plusieurs lieues dans l'intérieur, on éviterait la maladie. C'est à modifier avantageusement la température dans laquelle il est obligé de vivre que doivent tendre tous les soins du nouveau venu. Les naturels de ces régions insalubres savent, par une malheureuse expérience, combien sont nuisibles à leur santé les exhalaisons marécageuses; aussi les évitent-ils constamment. On les voit confier le dangereux soin de la culture de quelques-uns de leurs marais à leurs esclaves, qui souvent succombent au milieu de leurs travaux. Le Madecasse peu aisé préfère la nourriture que lui offre le sol à celle

bien meilleure qui résulterait d'une culture dangereuse. Les habitans recherchent avec empressement, pour bâtir leurs cases, les petits monticules que la nature a eu la sage prévoyance de leur élever çà et là. Le voyageur suivra leur exemple; mais il aura soin qu'elle soit moins accessible à l'air extérieur que les leurs; il y entretiendra du feu pendant la nuit; cette chaleur artificielle absorbera l'humidité contenue dans son atmosphère. S'il est obligé de voyager, il se munira de tentes; son cadre devra être élevé à quelques pieds au-dessus du sol, au moyen de pieux enfoncés en terre; il s'enveloppera d'une couverture, sinon de laine, au moins de coton; il évitera, par cette conduite, les violentes affections rhumatismales. Les heures du jour ou il pourra sortir seront de neuf heures du matin, heure à laquelle les rayons du soleil auront dissipé la rosée, jusqu'à dix heures et demie, et de trois à six heures de l'après-midi. Il portera de larges vêtemens de laine blanche le matin et le soir, et dans la journée des vêtemens de cotonnade de même couleur. Ce changement d'habits est indispensable dans cette île, à cause de la variation journalière de la température. Il évitera surtout de garder sur lui ses vêtemens lorsqu'ils auront été mouillés; mieux vaudrait qu'il restât nu dans un endroit chaud, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement secs, s'il n'en avait de rechange à sa portée. A l'exemple des traitans, il couvrira sa tête d'un chapeau de paille à très-larges bords; ce chapeau, qui doit être garni d'étoffes blanches du pays, a l'avantage précieux de réfracter les rayons lumineux, de préserver des coups de soleil, mortels sous cette latitude. Il changera souvent de linge, prendra de temps en temps des bains de mer, et fera, après s'être bien essuyé, quelques onctions huileuses qui modéreront les transpirations excessives. Pour le régime alimentaire, il choisira de préférence les alimens tirés du règne végétal; ils devront être peu épicés. Il usera modérément des fruits acidules, répandus avec profusion dans cette île. Les excès de liqueurs alcoholiques devront surtout être évités. La boisson habituelle sera légèrement excitante. Les évacuations alvines devront être favorisées, et même sollicitées si elles cessent d'être régulières; aussi

importe-t-il de prendre de temps à autre quelques lavemens mucilagineux. Cette pratique est d'autant plus utile, que la constipation est une des premières incommodités qui affligent les voyageurs dans les régions équinoxiales. De tous les excès, celui de l'amour est sans contredit le plus dangereux ; aussi est-ce à lui que le tiers des Européens doit sa perte ; car on n'est jamais plus susceptible d'éprouver les mauvaises impressions de l'air extérieur frais et humide que lorsqu'on vient de se livrer à l'acte vénérien. Ce qui devra encore retenir les plus passionnés, c'est la facilité avec laquelle se communique le virus vénérien, dont la plupart des femmes sont atteintes dans cette contrée. On évitera toute espèce d'occupation pendant les heures consacrées au repos ; on ne se livrera pas à des travaux pénibles ; les facultés intellectuelles seront modérément exercées. Au poison de la tristesse, on s'efforcera d'opposer l'antidote de la distraction pour dissiper les alarmes, la danse, la musique, les jeux, etc., tout enfin sera mis en usage. Malheur au voyageur qui ne peut oublier ses peines qu'en s'étourdissant au moyen de liqueurs alcoholiques.

Heureux, au contraire, celui qui, trouvant à chaque instant autour de lui des moyens naturels d'espérance et de plaisir, n'a aucun besoin de recourir à ces moyens factices !

Le seul traitement curatif que j'ai vu employer plusieurs fois à M. *Glond* est le suivant : la maladie se présentait-t-elle avec une grande intensité ; sans y préparer le malade, et sans s'inquiéter des vomissemens, il lui faisait prendre un verre de vin dans lequel il avait délayé une once de quinquina en poudre, auquel il ajoutait quelques gouttes d'extrait aqueux d'opium. Le plus ordinairement, ce médicament arrêtait subitement la marche de la maladie. Cependant quelquefois l'état du malade s'aggravait, et l'affection se terminait d'une manière funeste. Lorsqu'au contraire celle-ci était peu intense, il administrait des boissons adoucissantes, auxquelles il ajoutait l'opium, et, au bout de quelques jours, donnait le fébrifuge à la dose d'une once. Il en continuait l'emploi jusqu'à ce que la convalescence fût bien manifeste. Par ce mode de traitement M. *Glond* a sauvé un assez grand

nombre d'individus qui certainement étaient, sans lui, voués à la mort.

MÉDECINE MADÉCASSE.

La médecine est encore au berceau à Madagascar; les habitans ont pour leurs empiriques, qu'ils honorent du nom de *médecins*, la plus grande vénération; ils leur supposent des connaissances divines. Cet art est exercé par les *ombiasses* ou savans du pays, qui en font leur unique occupation, et dont ils savent très-bien tirer profit. Toute leur science consiste à connaître quelques plantes aromatiques, astringentes ou purgatives, dont ils font un mélange pour les boissons et pour les bains.

Leurs topiques sont des cataplasmes faits avec une espèce de gros pois réduit en poudre et un peu de chaux également en poudre, le tout délayé avec de l'eau de riz. Au moyen de ce topique, ils guérissent, à ce qu'ils disent, tous les maux : ils l'appliquent sur l'endroit douloureux.

Le malade pour lequel le médecin est appelé en consultation est mis dans une case où l'on fait un grand feu; le médecin fait prendre le breuvage et applique le cataplasme; il conserve dans sa démarche, son attitude et ses actes un air mystérieux qui en impose beaucoup aux assistans; ses lèvres exécutent des mouvemens continuels, comme s'il parlait; tantôt il fait exécuter à ses yeux des mouvemens de rotation dans leurs orbites; d'autres fois, il les élève en haut; les parens du malade ne manquent pas de vous dire qu'il invoque le bon génie et le consulte sur la terminaison de la maladie : il se retire chez lui. Si le mal devient plus grave, l'empirique, muni d'une corne de bœuf percée à son sommet, et d'un petit couteau, se rend auprès de son malade, découvre la région épigastrique, applique en cet endroit la base de la corne, place sa bouche sur l'extrémité, fait de fortes aspirations, dans l'intervalle desquelles il applique la pointe de sa langue dans le trou que présente le sommet de la corne; il retire celle-ci, fait avec le petit couteau quelques scarifications peu profondes, la réapplique, exécute la même manœuvre jusqu'à ce qu'il ait obtenu une certaine

quantité de sang, après quoi il remet le cataplasme sur l'endroit scarifié. Si malgré cette saignée locale, qui est leur dernier moyen thérapeutique, la maladie marche vers une terminaison funeste, l'inspiré fait mettre sur la case un rameau, signe de défense imposée aux parens, amis et voisins d'entrer chez lui. La porte est fermée, une personne garde le malade, et le médecin a seul le droit d'entrer dans cette étuve, où la chaleur est extrême. Il recommence ses momeries, tourne autour du lit du malade, s'approche de lui, et le doigt empreint d'une terre blanche, lui fait au-dessous de chaque paupière inférieure une ligne demi-circulaire dont la concavité regarde en haut et la convexité en bas. Ces lignes donnent au malade une physionomie vraiment bizarre. Enfin, lorsque celui-ci est à la dernière extrémité, on fait des sacrifices de bœufs, on en distribue des portions aux parens et amis, on en réserve les cornes, que l'on met à l'extrémité de hautes perches fichées à la porte de l'agonisant, et, quand la mort arrive, on tire des coups de fusil pour écarter les mauvais génies.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

III.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

IV.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

V.

In febribus ex somnis pavores aut convulsiones, malum. *Sect.* 4, *aph.* 67.